

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Le règne des bals a généralement fait place à celui des soirées musicales; mais, dans ces dernières réunions, les toilettes ne sont ni moins élégantes, ni moins riches que dans les premières. Ainsi, nous admirions dernièrement, chez une de nos plus éminentes pianistes, où se réunit l'élite de la société artistique, deux ravissantes jeunes femmes pour lesquelles madame Bernard, une de nos couturières en renom, rue de Rivoli, 462, avait composé des parures qui nous ont paru d'un goût exquis.

Madame de G..., toute jeune et adorable blonde, avait une robe de taffetas mauve *Ophélie*, dont la garniture se composait d'un large velours noir posé à plat dans le bas, puis, au-dessus de ce velours, de trois petits volants découpés dont chaque feston était marqué par un petit liséré de velours, d'un autre rang de velours un peu moins large que celui du bas, de trois autres petits volants, et enfin d'un dernier velours noir à plat sur la jupe. Le corsage avait une berthe de taffetas garnie d'un large velours noir, et terminée par un petit volant liséré de velours. La coiffure était une torsade de velours noir avec un bouquet de plumes blanches, sur des cheveux relevés en larges bandeaux dont s'échappait de chaque côté du cou une longue boucle frisée.

Madame L. V..., une brune aux sourcils magnifiques et à la peau d'un blanc rosé admirablement pur, avait une robe de tarlatane blanche à trois grands volants terminés par quatre petits volants de tulle, sur chacun desquels un petit filet de satin blanc servait de tête à une petite blonde blanche. Comme coiffure, madame L. V... avait une simple branche d'acacia blanc jetée dans les cheveux.

Mais si, dans certaines sociétés, les bals ont cessé entièrement avec le carnaval, dans d'autres ils sont encore en pleine activité et semblent devoir se continuer longtemps. Aussi madame Bernard faisait-elle tout récemment plusieurs robes spécialement destinées à de très grands bals.

L'une blanche et rose composée d'une multitude de jupes de tulle alternées et d'une écharpe de tulle également, descendant un peu plus bas que la taille par derrière, et retenue sur le côté par un nœud jeté. La coiffure, qui complétait cette toilette, était une *bacchante* de feuilles vertes très touffues, avec une touffe d'œillets roses d'un seul côté.

Cette coiffure venait de la célèbre maison de *Laère*, rue Richelieu, 48, qui avait monté pour le même bal une guirlande de roses dans laquelle madame de N... avait fait intercaler ses superbes diamants. Cette couronne était un peu plus élevée du milieu que des côtés, et le cœur de chaque fleur était un diamant. Sur le côté gauche, une énorme broche de diamants était posée en aigrette sur des feuilles.

Une toilette de jeune fille, qui a eu un grand succès, se composait d'une quantité de jupes de tulle vert d'eau non ourlé, mais se relevant en dessous jusqu'à la moitié ou les deux tiers de chaque jupe. Une large ceinture ou écharpe de taffetas noir était retenue sur le côté, au milieu

de la jupe, par un bouquet de roses sans feuilles, et les bouts de l'écharpe étaient flottants. Le corsage était à draperies, et avait au milieu de la poitrine et sur les épaules, des nœuds de taffetas noir comme la ceinture. Au cœur de chacun de ces nœuds était un petit bouquet de roses. La coiffure se composait de petits bouquets de roses capricieusement disposés dans les cheveux.

Une autre robe est de crêpe blanc à cinq volants, chacun desquels est bordé par un biais de crêpe bleu de ciel tendre encadré par un galon d'argent. Sur chaque rang du bas est posé un volant de dentelle à l'aiguille qui retombe sur le galon d'argent faisant tête, de manière qu'on ne voie que le crêpe bleu et la dentelle. Le corsage, à pointe, est blanc avec draperie bleue et galon d'argent. Les nœuds d'épaules et de devant sont de taffetas bleu frangé d'argent. La coiffure de madame *Alexandrine*, rue d'Antin, 44, est une torsade de velours bleu sur laquelle ondulait une rivière de diamants, et sur le côté était une aigrette blanche retenue par une broche de diamants.

Une autre coiffure de la même artiste, composée de velours vert et de torsade d'or, est assortie à une robe de tulle blanc à trois jupes doubles. Une quatrième jupe faisant voile est relevée de chaque côté par un nœud de large velours vert d'eau. Des nœuds pareils relèvent aussi légèrement la troisième jupe. Le dessous est de taffetas blanc. Le corsage est à pointe avec cinq plis, les derniers bordés de velours vert terminé par une blonde. Un large velours vert forme berthe par-dessus les draperies. Des nœuds pareils sont posés sur les épaules et sur le devant. Les manches bouillonnées sont coupées par des velours verts et des volants de blonde.

Une robe de tulle a deux jupes de la même longueur, celle de dessous bouillonnée et parsemée de choux de large satin blanc sans bouts; celle de dessus garnie de blonde et relevée à la hauteur des bouillonnés par quatre gros choux de satin blanc à bouts. Le corsage est à draperies.

La coiffure de madame de *Laère* est un cordon très étroit de pensées sur le front, deux touffes de pensées de chaque côté des bandeaux, et deux touffes pareilles en arrière, le tout relié par des cordelières d'or qui s'entremêlent dans les cheveux de manière à encadrer les bandeaux qui sont entièrement découverts. Les fleurs semblent ainsi être disposées avec art sur la tête même de la personne qui porte cette coiffure sans être d'avance montées en couronne.

Madame de *Laère* a fait encore, pour une jeune dame de vingt ans, une coiffure des plus simples qui devait se porter avec une robe gris perle. Cette coiffure se composait de chandelles blanches avec paillettes d'or, et d'une cordelière très mignonne qui s'enroulait capricieusement tout autour, et venait rejoindre à gauche une touffe d'héliotropes.

Pour une jeune dame de dix-sept ans, une garniture complète de lilas blanc et de lilas lilas sur une robe de tulle vert pâle. Cette garniture consistait en huit bouquets lilas et blancs de formes diverses avec feuillage qui relevaient les jupes, un bouquet allongé qui cachait la pointe du corsage, et une demi-couronne placée coquettement au-dessus du bandeau droit, tandis que, du côté opposé, tombait avec négligence une seule grosse grappe de lilas.

Tout cet ensemble était d'une fraîcheur et d'une distinction remarquables.

Pour une robe rose de Chine et blanc, la maison de *Laère* a composé une garniture ronde de liserons rose de Chine et blancs, avec feuillage, un bouquet de corsage allongé d'où semblaient s'échapper deux longues traînasses qui entouraient la robe en relevant les jupes de distance en distance.

Pour une robe cerise, recouverte d'une tunique de tulle blanc, une coiffure dont la torsade de velours cerise était retenue par trois boucles d'or, et terminée d'un côté par une touffe de plumes blanches frisées, et de l'autre par un gros nœud de doubles coques, rehaussé d'un autre nœud d'or, formé par une cordelière dont les deux glands, très allongés, retombaient sur l'épaule.

Enfin, pour deux toilettes d'un deuil de cour, elle avait fourni les coiffures suivantes :

Un bandeau de velours noir et violet parsemé d'étoiles d'or avec deux touffes formées, l'une de violettes de soie très serrées, l'autre de deux nœuds noirs et violets entremêlés de fils d'or.

Une torsade de large ruban mauve entremêlée de dentelle blanche, et fermée sur le côté par une agrafe d'épis d'argent.

La fantaisie régnera encore en souveraine absolue sur les modes de la saison nouvelle. Elle admettra les broderies d'or et de paille sur le velours et sur la soie, l'or plus que jamais en dessus et en dessous de presque tous les chapeaux, et beaucoup d'aigrettes et de plumes. Les aristocratiques magasins de madame *Alexandrine* sont en ce moment, comme à chaque renouvellement de saison, tellement remplis de merveilles variées par la fécondité d'un génie créateur, qu'une analyse de ce qui s'y trouve est une chose à peu près impossible à tenter. Nous nous bornerons à dire pour cette fois, que les délicieux chapeaux de paille de riz, ornés de fleurs ou de plumes, sont d'une grâce et d'une fraîcheur exquises ; que nous avons remarqué, au milieu de mille caprices pleins de distinction, un chapeau à fond noir brodé de paille, garni de coquelicots blancs et rouges, et dont les brides, l'une blanche, l'autre noire, sont d'une grande originalité ; qu'une coiffure, qui nous a plu beaucoup, est une guirlande de nœuds de velours noir (une coque et un bout) retenus par des boucles d'or, avec le bout de chaque nœud frangé d'or, et deux roses rouges sans feuilles sur le côté.

Le magasin de la *Ville de Lyon*, rue de la *Chaussée-d'Antin*, 6, est spécial pour ces beaux agréments d'or et de passementerie, ces entre-deux, ces franges, ces nœuds, ces aiguillettes, ces médaillons, tous ces accessoires indispensables pour les modes et les confections, qui sont plus que jamais en faveur. Les rubans sont aussi d'un choix et d'une qualité magnifiques. Les modistes et les couturières peuvent s'y fournir de très belles étoffes pour leurs nouveautés et leurs confections, et l'on trouve dans cet important magasin beaucoup d'objets de modes et de fantaisie tout exécutés, et dans lesquels se révèlent beaucoup de talent et de fantaisie. Ainsi les résilles de velours avec boucles d'or ou d'acier, les voilettes ruchées, les cravates impéatrices, ont obtenu de très grands succès.

La ganterie de la *Ville de Lyon* mérite une mention spéciale, car dans une partie où il est si difficile de créer, plusieurs innovations heureuses ont été faites par MM. *Ransons et Yves*. Les charmants petits coffrets en ébène ou en écaille incrustée d'or ou de nacre dans lesquels la *Ville de Lyon* renferme ses douzaines de gants assortis contribuent encore à augmenter le mérite de ces gants en eux-mêmes, et en font un gracieux présent aussi convenable à offrir qu'agréable à recevoir.

Ce ne sont plus seulement les jeunes femmes ou même les petites filles qui se passionnent pour un objet de toilette et qui reçoivent avec joie un cadeau de cette nature, les petits garçons eux-mêmes attachent maintenant de l'im-

portance à la forme d'un paletot ou d'une coiffure, et nous venons d'assister à la joie d'un jeune enfant auquel sa grand-mère offrait pour sa fête un des nouveaux chapeaux de M. *Desprez*, boulevard des *Italiens*, 38. Il est vrai que ce fabricant distingué donne à ses coiffures d'enfants, comme à celles d'amazones, une tournure toute particulière, et dont il est bien difficile d'imiter la grâce tout aristocratique. Elles ont toujours un style bien déterminé et allient l'élégance et même la richesse à une sobriété d'ornements du meilleur goût.

Comme nous l'avons dit, les guimpes et les manches de mousseline à plis suisses se portent beaucoup dans les robes décolletées, surtout par les jeunes filles. Les fichus et les pèlerines de mousseline de tulle ou de dentelle sont redevenus aussi très en faveur. Ils sont croisés sur la poitrine et se terminent par de grandes pattes arrondies ou par de petits bouts pointus qui sont arrêtés sous la ceinture. Nous avons vu, chez madame *Colas*, rue *Vivienne*, 47, une grande variété de ces guimpes et de ces fichus. Madame *Colas* excelle aussi dans la composition de délicieux petits bonnets du matin qui sont, tantôt une double fanchon de mousseline ou de guipure, tantôt un mélange de tulle bouillonné, de blonde ou de dentelle, ou de ruban et de velours. Madame *Colas* fait exécuter en ce moment de nombreuses pièces de lingerie sérieuses pour trousseaux, et nous avons vu chez elle des peignoirs brodés à col pointu, des camisoles à houillons séparés par des entre-deux de valenciennes, des chemises et des pantalons d'une coupe excellente et d'un travail très soigné.

La maison *Gagelin*, rue de *Richelieu*, 83, prépare en ce moment pour le printemps ses riches et admirables confections qui, à chaque renouvellement de saison, sont attendues avec impatience pour déterminer la mode véritable et devenir bientôt les modèles adoptés par la province à l'exemple de Paris. Elle aura tout d'abord ses manteaux de drap léger très amples et très longs, et les châles de cachemire uni ou brodé avec de hauts volants de dentelle ou de guipure. Pour un peu plus tard, ce seront les vêtements de soie et de dentelles des formes les plus diverses et des couleurs les plus séduisantes.

Quoique l'époque des bals semble passée, cette importante maison reçoit chaque jour de nombreuses commandes de robes de bal. Elle vient de faire pour madame de L... une toilette qui a été fort remarquée à l'une des dernières réceptions du sénat. C'était une robe à trois jupes sur satin bleu. Ces trois jupes étaient posées en tuniques et relevées chacune par une large agrafe de fleurs de pommier entremêlées de perles. Trois Louillons de tulle bleu garnissaient le devant de la jupe de satin ; et autour de chacun de ces houillons s'enroulaient des rangs de perles. Une coiffure de perles et de pommier complétait cette toilette d'une fraîcheur ravissante.

Nous avons parlé souvent des délicieux costumes d'enfants de madame *Thorel* à *Saint-Augustin*, rue *Neuve-Saint-Augustin*, 45 ; le goût et le talent exquis que montre madame *Thorel* dans la composition de ces petits costumes, ne se révèlent pas moins dans les confections pour femmes qui se trouvent dans le même magasin. Nous y avons admiré des robes de chambre qui donnaient envie de ne jamais quitter le coin de son feu, des vêtements à la fois confortables et légers qui font rêver aux courses lointaines, et des parures complètes qui rendraient mondaine tant elles semblent destinées à être admirées et à embellir les personnes qui les porteront.

S'il est certain que la toilette d'une femme met en lumière ou atténue sa beauté, et que, par ce qu'elle porte, ou du moins par ce qu'elle choisit, on peut jusqu'à un certain point se faire une opinion sur la nature de son caractère et de ses habitudes, ce n'est là toutefois qu'une apparence dont l'action est toute superficielle. Un mauvais goût peut se réformer, et une direction intelligente se substituer à un libre arbitre non éclairé. Aussi, le soin de

la beauté elle-même est-il mille fois plus important que celui de ce qui sert seulement à la faire valoir. L'attention qui a pour objet le bon état de la personne elle-même est recommandée par l'hygiène autant que par la coquetterie. Et, cependant, il arrive qu'on achète une riche guirlande ou des bijoux de prix pour orner sa chevelure, et qu'on ne se préoccupe pas assez de fortifier ou de revivifier cette chevelure altérée par la fatigue ou par les veilles.

Il est pourtant à cet accident, qui deviendrait plus tard si on le laissait s'aggraver, un véritable malheur, un remède puissant et que nous ne saurions trop recommander. C'est l'emploi de la *pommade au baume de tannin* concurremment avec l'*eau tonique de quinine de Legrand*, parfumeur breveté de S. M. l'Empereur et des cours de Russie et d'Allemagne, *rue Saint-Honoré, 207*.

Sa pommade épidermale dont le parfum est très doux détruit toutes les pellicules de la tête et l'entretient dans un parfait état de santé.

Sa lotion *oriza-lacte* combat les taches de rousseur, les rougeurs, les efflorescences, en un mot, toutes les altérations de la peau, et rend au teint une pureté et un éclat admirables. Les pâtes au miel ou à la noisette sont souveraines pour rendre aux mains gercées par le froid ou durcies par quelque travail inaccoutumé, leur douceur et leur souplesse primitives, et les savons à la *violette impériale*, au *jasmin*, à l'*ess bouquet*, au *suc de framboises*, au *cold-cream*, au *suc de laitue*, à la *rose*, ont tous des qualités très adoucissantes et sont de l'emploi le plus agréable.

Le *lait antiphélique de Candès*, qui ne se donne aussi que comme un cosmétique, est regardé par plusieurs médecins distingués comme un véritable médicament d'une grande efficacité pour le traitement de certaines maladies de la peau. Aussi l'ont-ils sérieusement adopté et en parlent-ils avec éloge dans les journaux et les recueils de médecine. Mais si le *lait antiphélique* triomphe des affections sérieuses, à plus forte raison agit-il avec succès contre les altérations accidentelles de l'épiderme, et plus d'une jeune et jolie personne lui doit-elle cet éclat, cette pureté, cette netteté du teint qui donnent tant de prix à la régularité des traits, et sans lesquels le charme du plus beau visage se trouve presque entièrement détruit.

Mme Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 593.

TOILETTE DE BAL. — Cheveux relevés en doubles bandeaux bouffants avec nœud de cheveux très bas en arrière. Une couronne de feuillage part du dessus de la tête et va se grossissant en un groupe de roses moussues formant cache-peigne avec feuillage retombant derrière le cou.

Robe de dessous de taffetas blanc, jupes de tulle blanc.

La jupe longue est terminée dans le bas sur 50 centimètres de hauteur par des bouillons de tulle formant des biais. Ces bouillons sont exécutés avec des bandes de tulle larges de 20 centimètres, ce qui donne, étant posés, des bouillons larges de 14 centimètres. Un léger cordon de feuillage court entre chaque rang de bouillonné.

Trois jupes de tulle repliées en double retombent sur la robe. Ces trois jupes sont plus longues derrière ; la plus longue des trois retombe derrière sur le bouillonné, et n'en laisse que 20 centimètres de découvert.

Une guirlande de roses moussues part de chaque côté de la taille et descend, en formant trois bouquets, relever les trois jupes, de façon qu'elles soient plus courtes devant que derrière.

Le corsage, très décolleté, a une draperie berthe bien arrondie sur la gorge. Cette berthe, montée sur tulle fort, se compose de petits bouillonnés en biais également séparés par de légers cordons de feuillage.

Un gros bouquet de roses moussues est posé au bas, et un petit cordon de feuillage forme le milieu.

La pointe est très longue.

Les manches, très petites, sont relevées par une petite touffe de roses avec feuillage.

TOILETTE DE DÎNER. — Coiffure composée d'une couronne de violettes de Parme de deux tons (un clair, un plus foncé). De cette couronne retombent de légères barbes de dentelles blanches et de dentelles noires.

Robe de taffetas violette de Parme ornée de plissés à la vieille à bords découpés de taffetas même couleur, mais d'un ton plus foncé.

Corsage en cœur devant, avec un revers s'ouvrant bien jusque sur l'épaulette.

Boutons devant depuis le revers jusqu'à la ceinture.

Taille ronde, ceinture basse.

Une agrafe de brillants ferme la ceinture ; une broche ferme le bas du revers.

Manche cloche très large, mais sans aucun pli à l'épaule. Parement pointu retourné sur la manche.

Jupe à plis crevés garnie au bas sur une hauteur de 50 centimètres de deux volants bordés chacun d'un plissé à la vieille. Un plissé est posé moitié sur la jupe moitié sur le volant du haut.

Les plissés du revers ont 4 centimètres.

Ceux du parement en ont 6. Celui qui forme tête au volant en a 6 ; celui du volant du haut en a 8, et celui du bas 10.

Une dentelle blanche forme fichu à plat sous le corsage.

La sous-manche est en tulle. Le poignet est en entre-deux de dentelle.

FANNY CHOMPRÉ.

(Voyez le numéro précédent.)

Des bords du Rhin à la Vistule, toutes les contrées à cette époque étaient couvertes de soldats. Quand on passe dans ces villes aujourd'hui et qu'on parle de ces temps déjà si éloignés de nous, les vieillards nous racontent mille épisodes remplis d'intérêt et toujours négligés par les historiens. Tout le monde avait alors les yeux fixés sur les armées qui jouaient dans toute l'Europe des drames où chacun tenait son rôle, vu que chacun avait un frère, un parent, un ami dans l'une ou l'autre de ces troupes qui se promenaient de l'Escurial au Kremlin. L'habit civil était profondément méprisé, et les femmes avaient depuis longtemps si bien admiré les brillants uniformes qu'elles ne comprenaient guère comment des hommes pouvaient consentir à être vêtus autrement. Les hommes le comprenaient encore moins, et chacun était fier des épaulettes, des aiguillettes, des broderies qui convenaient au corps dont il faisait partie dans ce grand mouvement qui poussait tout le monde à se faire soldat.

L'Europe en ce moment s'acheminait vers la France et nos armées se repliaient vers le Rhin pour défendre les foyers domestiques menacés.

Tous les anciens compagnons d'armes de Félix de Vlobert étaient à leur poste, et le malheur arrivé au général Chompré était depuis longtemps oublié par ses camarades assez heureux pour avoir échappé à une infortune semblable. D'ailleurs, dans la vie des camps on se souvient peu des absents et des morts. Chaque jour amène son émotion, et l'on aurait trop affaire si l'on voulait le lendemain garder la mémoire de l'émotion de la veille. Puis le danger sans cesse menaçant empêchait de penser au passé et même à l'avenir. Un nouveau général commandait la brigade du général Chompré, une brigade presque entièrement réorganisée à nouveau : cela suffisait à l'armée.

Fanny cependant avait traversé toute l'Allemagne. A Strasbourg elle avait quitté cet uniforme de fantai-

sie sous lequel elle avait quitté Paris, et endossé, ainsi que Félix, le hideux costume bourgeois de l'époque. A Berlin, elle reprit les habits de son sexe et Félix passant pour son intendant, ils prirent le chemin de Saint-Petersbourg. Durant tout ce long voyage, Félix de Vlobert, qui connaissait le caractère entier de la jeune fille, ne dit pas un mot des sentiments qui agitaient son cœur. Et toutefois il était heureux. Il faisait connaissance avec un bonheur intime qui n'avait rien de commun avec la fièvre et la passion que trop souvent recherchent les hommes de guerre dans l'amour. Il était fier surtout de cette confiance de la jeune fille qui la faisait s'aventurer ainsi sous sa sauvegarde dans des pays inconnus et ennemis. Quand il osait à la dérobée jeter sur elle un de ces rapides coups d'œil dans lesquels se peint toute l'âme, on eût pu mesurer toute la profondeur du sentiment qui l'animait.

La jeune fille le savait bien. Quoique étrangère à cette coquetterie qui instruit les femmes de si bonne heure, elle comprenait que ce compagnon de son voyage à la recherche de son père était retenu près d'elle par l'amour. L'abnégation qu'il montrait à cette heure dissimulait l'espérance d'être trouvé digne un jour de faire avec elle le long voyage de la vie. Plus Félix montrait de délicatesse, plus la jeune fille s'habitua à voir en lui autre chose que l'ami et le compagnon de guerre de son père. Elle faisait connaissance avec toutes les nobles et aimables qualités de son cœur et pensait à son mari futur.

Avec ces idées, pour charmer leur solitude et les ennuis de la route, les deux jeunes gens, un matin, se trouvèrent à Saint-Petersbourg. C'est là que devait avoir son dénouement la mission filiale que s'était imposée Fanny Chompré. Mais là aussi commencèrent les véritables dévouements de toutes les heures, de tous les instants accomplis en silence et dans l'ombre.

La précipitation du départ avait un peu trop fait négliger un bagage sans lequel on ne va pas loin, pas plus en voyage qu'à la guerre. Partis sans vouloir même regarder derrière eux, nos jeunes gens n'avaient guère d'argent. A Berlin déjà la pénurie se fit sentir. Heureusement Félix de Vlobert reçut à temps une somme assez importante qu'il avait sollicitée de sa famille, de telle sorte que Fanny n'eut à supporter aucune privation, aucun changement dans sa manière de vivre. Mais à Saint-Petersbourg la pénurie devint détresse, et Félix de Vlobert dut chercher des moyens d'existence dans son industrie.

Pendant que Fanny Chompré allait quotidiennement solliciter des nouvelles de son père auprès de quiconque avait ombre de crédit ou de puissance, Félix utilisait les ressources d'une éducation polyglotte, et l'argent qu'il rapportait suffisait aux besoins de chaque jour. Au reste il avait pris son rôle d'intendant au sérieux ; c'était lui qui réglait tous les comptes, et pour rien au monde il n'aurait laissé la jeune fille en contact avec les fournisseurs moscovites, les plus ineptes de tous les fournisseurs.

Une année s'écoula ainsi, année pendant laquelle, presque chaque jour, la jeune fille reçut une parole d'espérance qui jamais ne devenait une réalité. Le soir, elle revenait auprès de son ami, qui, de son côté, avait accompli la besogne quotidienne, et ensemble ils parlaient de la patrie absente et de celui qui leur devenait de plus en plus cher. Ai-je besoin

d'ajouter que l'amour naquit de cette intimité douce, même dans ses cordes douloureuses, et qu'une double promesse fut échangée ?

III.

La paix fit ce que n'avaient pu faire les sollicitations de la jeune fille ; après la campagne de France, le général Chompré fut rendu à la liberté, il le fut un des premiers.

Quand on lui apprit qu'il lui était loisible de retourner dans sa patrie, le général Chompré habitait une petite ville sur les bords du golfe de Finlande. Son bagage, fort mince, fut vite plié, et il n'attendait qu'un passeport pour se mettre en route, lorsqu'on frappa à sa porte d'une manière inaccoutumée.

En un clin d'œil le général s'était levé et avait couru ouvrir lui-même. Pourquoi son cœur battait-il si violemment en accomplissant un acte aussi simple ? Le général n'aurait pu le dire lui-même, et cependant sa poitrine était agitée comme dans toutes les circonstances graves de la vie.

La porte ouverte, et avant qu'il eût pu reconnaître son visiteur dans l'ombre, deux bras enlaçaient son cou et une bouche fraîche et mignonne couvrait de baisers son austère visage.

— Mon père, disait la jeune fille, mon père, enfin je vous revois. Quel bonheur !

— Fanny, répondit le général en rendant baiser pour baiser, caresse pour caresse, mon enfant ! ma fille, c'est toi ! je t'embrasse, je te vois. Oui, c'est un jour bienheureux. Mais comment es-tu ici ?

— Mon père, remerciez celui qui m'a guidée vers vous.

A cette parole, le général regarda derrière sa fille et reconnut Félix de Vlobert qui se tenait dans l'ombre, à l'écart pour laisser un libre cours aux premiers épanchements de l'amour paternel.

A l'aspect de son ancien aide-de-camp, la figure du général Chompré se rembrunit tout à coup. Ce n'était pas qu'il n'eût pour lui une grande affection et qu'il ne tint son mérite en estime singulière. Il le lui avait prouvé dans maintes circonstances par les récompenses qu'il avait vivement sollicitées pour lui. Félix devait au général un avancement rapide. Mais, s'il aimait à récompenser, le général aimait avant toute chose que la récompense fût justement acquise par un service éclatant. Or, en ce moment, sachant que la France avait besoin de tous ses hommes et surtout de tous ses officiers, il ne pouvait comprendre, lui, le soldat de fortune, comment le capitaine de Vlobert venait en compagnie de sa fille chercher un prisonnier au fond de la Russie. Ses premières paroles se ressentirent de cet état de son esprit.

— Ah ! c'est vous, capitaine, entrez donc, lui dit-il sans lui tendre la main, et expliquez-moi comment il se fait que vous soyez le premier que je rencontre au moment de quitter ce pays. Seriez-vous prisonnier par hasard ?

— Non, général, dans notre malheureuse affaire, je fus assez heureux pour m'échapper.

— Alors vous venez de France. Que disent nos amis ?

— J'ai quitté la France depuis plus d'un an, et depuis plus d'un an j'habite Saint-Petersbourg.

— Mon père, dit la jeune fille intervenant dans cette conversation, c'est par M. de Vlobert que j'apprends votre infortune, et comme je ne pouvais vivre au milieu des incertitudes, c'est lui qui m'a conduite vers vous.

— Ainsi, vous avez déserté votre poste au moment critique...

Et le général Chompré, en parlant ainsi, donnait à sa voix toute sa dureté.

— Mon général, si je n'ai pas fait cette dernière campagne, j'étais muni d'un congé régulier.

— Un militaire n'a pas de ces raisons, monsieur. Il n'écoute rien quand le canon l'appelle.

— Mon père, voulut essayer de dire la jeune fille; mais un regard sévère du général l'arrêta.

En ce moment un grand bruit se faisait devant la maison occupée par le général.

Un homme à cheval était arrivé bride abattue, et des hurrahs se faisaient entendre comme pour un messager de bonnes nouvelles. Cet homme en apportait en effet; car, quand le général eut défait le pli qui lui était adressé, il en tomba un parchemin qui était un laissez-passer jusqu'à Paris.

Une heure après, le général Chompré, sa fille et le capitaine Vlobert étaient sur la route de France.

IV.

Six mois se sont écoulés depuis que le général Chompré est rentré dans sa petite maison de la rue du Mont-Blanc. Il vit dans une retraite presque absolue, consacrant à l'éducation de sa fille les loisirs que lui a donnés la paix. Dans la maison personne ne se plaint de cette autorité, si ce n'est peut-être la mère de Fanny, qui ne peut se résigner à ne pas voir le monde, à ne plus être de ses fêtes.

Cependant, la jeune fille nourrissait dans la solitude et le silence un sentiment profond. Moins injuste que son père, elle savait un gré infini au capitaine Félix de Vlobert de l'avoir accompagnée à Saint-Petersbourg pendant que les armées françaises livraient leurs derniers combats, et son cœur lui appartenait tout entier. Le capitaine n'osait venir chez le général. Il redoutait cet accueil froid et sévère et craignait de se trahir trop ouvertement en voulant obtenir par obstination ce qu'on paraissait vouloir lui refuser. A peine venait-il de loin en loin déposer sa carte, comme pour dire qu'il n'était pas mort.

Les événements néanmoins allaient leur train, et pendant que les partisans de cette paix si longtemps et si impatiemment attendue se dépopularisaient chaque jour davantage, bien des espérances sourdes couvaient au fond des cœurs. Chacun était comme dans l'attente d'un grand événement.

Tout à coup, le bruit du débarquement de l'Empereur se répand à Paris. Ce jour-là, le capitaine de Vlobert n'hésite plus. En un clin-d'œil, il est à la maison de la rue du Mont-Blanc, et, sans se faire annoncer, il entre en courant dans le cabinet du général Chompré.

Le général relisait la vie des grands hommes de Plutarque, sa lecture favorite, et parfois son grand

œil noir se portait sur une petite statuette de la Patrie placée dans un angle du cabinet.

A l'entrée subite de son ancien aide-de-camp, le vieux soldat releva la tête.

— Général, dit le capitaine de Vlobert sans attendre qu'on l'interrogeât, vous savez la nouvelle?

— Quelle nouvelle, monsieur? dit le général. Ma retraite est profonde, j'ignore tout.

— La grande nouvelle du débarquement de l'Empereur sur un point perdu des côtes de Provence.

— De l'Empereur, dites-vous?... En êtes-vous bien sûr? Mais alors la France est sauvée.

— Général, le peuple, sur les places publiques, ne s'entretient que de ce grand événement dont la nouvelle a commencé à circuler avec le jour. Tout le monde y croit, tout le monde dit son mot, tout le monde espère.

Le général Chompré parut réfléchir quelques instants, puis se levant avec brusquerie:

— Mon ami! s'écria-t-il, si ce que vous m'annoncez est vrai, les grandes choses vont recommencer...

En ce moment Fanny entra dans le cabinet pour faire à son père sa visite matinale. En apercevant Félix, son cœur fut prêt à défaillir. L'amour que la jeune fille ressentait pour l'ancien aide-de-camp de son père était un de ces sentiments profonds et tenaces dont les natures fortes sont seules capables. Sans essayer de se rendre compte des espérances vagues qui couvaient au fond de son cœur, elle savait que le capitaine Félix de Vlobert lui appartenait, et qu'un jour ou l'autre, d'une façon quelconque, leurs deux existences seraient indissolublement unies. Cela suffisait pour jeter dans le trouble cette jeune fille, aussi naïve qu'énergique, au seul aspect de celui qu'elle aimait. Elle se remit bientôt cependant, et d'une voix douce:

— Est-ce que vous sortez, mon père? dit-elle en voyant le général quitter sa robe de chambre pour endosser une de ces longues redingotes qui rappelaient assez aux soldats leurs vieilles capotes militaires.

— Oui, ma fille, répondit le père. On nous annonce de graves nouvelles, et il faut que je sois informé...

— Quelle nouvelle? serais-je de trop dans la confiance?

— Non, mon enfant; mais ce soir, demain tu sauras tout. Retourne auprès de ta mère, reste auprès d'elle, écoute tout ce que diront les personnes qui viennent former son cercle habituel. Avant la fin du jour tu seras mieux instruite que nous, et alors c'est auprès de toi que nous viendrons nous renseigner.

En parlant ainsi, le général avait pris la tête de la jeune fille entre ses deux mains; et ses lèvres émues déposèrent un baiser sur ce front candide et pur. Fanny n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle recevait les caresses paternelles. A cette heure cependant le baiser du général ressemblait tellement à un adieu qu'elle se sentit, après le départ du général, toute triste et prête à pleurer. Elle s'enferma d'abord dans le pavillon qu'elle habitait, voulant être seule pour souffrir à son aise. Mais bientôt le côté résolu de son caractère reprit le dessus. Elle comprit qu'il se préparait quelque bouleversement, et se rappelant les dernières recommandations de son père, elle se prépara à descendre dans le salon.

La société habituelle de madame de Chompré était déjà réunie quand Fanny parut chez sa mère.

Quoique pour la première fois de sa vie la jeune fille se fût arrêtée avec complaisance devant son miroir, afin de dérober aux indifférents le spectacle des inquiétudes qui dévoraient son cœur, un observateur intelligent eût reconnu du premier coup d'œil que Fanny n'était pas dans son état d'esprit ordinaire. Assise près du fauteuil maternel et une broderie à la main pour lui servir de contenance, elle écoutait d'une oreille avide tout ce qui se disait autour d'elle, espérant, dans une parole prononcée au hasard et avec indifférence, rencontrer la grande nouvelle dont son père lui avait paru si vivement préoccupé. Mais rien ne différenciail ce jour des jours précédents dans le salon de madame la générale Chompré. La conversation était toujours aussi terne et aussi futile, et les hommes d'un autre âge qui formaient la cour de cette femme légère ne paraissaient pas se douter qu'un grand événement pût être dans l'air. Fanny néanmoins écoutait avec une attention marquée, et, à l'inverse des jours précédents, elle plaisait à tout le monde parce qu'elle avait un sourire pour quiconque aspirait à montrer de l'esprit.

Ces heures de société et de visite s'écoulaient lentement et on avait épuisé tout le cercle de ces riens que les Français et les Parisiens surtout disent avec un charme tout particulier, puisqu'on les a appelés les premiers causeurs du monde, lorsque les portes du salon s'ouvrirent avec fracas et livrèrent passage à un habitué en retard.

Sous sa *fauque*, plus longue que nos redingotes à la mode aujourd'hui, on eût retrouvé presque intact un costume qui datait des *incroyables* et des *merveilleux* du Directoire. La poudre dissimulait mal les cheveux à cadennette, et de lourdes breloques se balançaient majestueusement sur une culotte chamois brodée aux coutures.

— Ah ! mes amis, s'écria-t-il en s'asseyant après avoir salué tout le monde et baisé les doigts effilés de la maîtresse de la maison, quelle nouvelle ! Je viens des Tuileries, tout est dans la consternation ; en vain on veut avoir l'air de faire bonne contenance pour imposer au peuple et l'engager à se défendre, la pensée intérieure se trahit. On sait que la peur est dans toutes les poitrines, que le délire a gagné tous les cerveaux. Tout est en désarroi. Ce soir on attend des nouvelles plus graves encore. Décidément, nous vivons dans un triste temps.

On écoutait celui qui parlait ainsi, et, en l'écoutant, toutes les figures se rembrunissaient, quoique personne dans le salon ne sût encore ce qu'il devait penser de la nouvelle. On attendait que le nouveau venu s'exprimât plus clairement, et cependant chacun craignait de l'interroger, tant on avait peur d'un malheur certain.

Enfin, un vieux chevalier de Saint-Louis prit la parole :

— Monsieur, interrompit-il avec une exquise politesse, daignez nous dire de quoi il s'agit ; car, si ces messieurs sont comme moi, nous vivons dans l'ignorance la plus complète et la plus absolue.

— Vraiment ! vous ignorez ce qui préoccupe tout Paris depuis ce matin ?

— Nous n'en savons pas le premier mot, dirent plusieurs voix en même temps.

— Eh bien ! l'usurpateur est revenu. Il a débarqué en Provence. Il a pris Grenoble. On dit même qu'il a pris Lyon et qu'en ce moment il marche sur Paris pour reprendre son trône.

— Mais c'est une révolution que vous nous annoncez, monsieur ?

— Une révolution que tout le monde sait à cette heure, excepté vous, chevalier.

— Il y avait donc une conspiration pour qu'il puisse avancer avec cette rapidité ?

— On le dit. Mais que ne dit-on pas ? Peut-on jamais savoir ce qu'il y a de certain ?

— Ce qu'il y a de certain, monsieur, c'est le devoir qui est écrit au fond du cœur. En ce moment, le devoir nous appelle aux Tuileries, auprès de nos princes en péril, et j'y cours.

Et, avec une vivacité de jeune homme, le vieux chevalier de Saint-Louis prit sa canne et son chapeau, salua les dames et courut aux Tuileries, comme s'il se fût encore trouvé à la veille du 10 août.

Les autres visiteurs restèrent encore quelque temps dans le salon de madame Chompré, commentant la nouvelle du jour et rappelant force souvenirs des grandes journées révolutionnaires.

Fanny ne perdait pas un mot de ce qui se disait autour d'elle. Maintenant elle comprenait pourquoi son père avait si grande hâte de sortir, pourquoi il lui avait donné, en la quittant, un baiser si tendre, j'allais dire si passionné. L'oreille au guet, elle attendait à tout instant que le bruit de la porte cochère l'avertit de la rentrée de son père, afin de courir à lui, de lui apprendre tout ce qu'elle avait entendu, de savoir enfin ce qu'elle devait craindre et espérer.

Ce bruit ne se fit pas attendre, car l'heure du dîner approchait, et le général avait mis dans toutes les habitudes de son existence l'exactitude et la ponctualité d'un vieux soldat.

Fanny quitta brusquement le salon de sa mère, et courant au cabinet paternel :

— Enfin ! dit-elle en sautant au cou de son père, je te revois après ce long jour d'angoisses et d'ennui.

— Ma fille, répondit le vieux soldat dont la figure rayonnait de bonheur, la nouvelle est certaine, elle est sûre ; notre Empereur revient triomphant ! Les populations accourent partout sur son passage ; chacun veut voir cet homme qui nous a fait la nation la plus glorieuse du monde ; chacun veut revoir ces beaux jours où il était permis à tous, au plus grand comme au plus petit, d'avoir une part dans cette gloire.

— On dit qu'il a pris Grenoble et qu'il marche sur Lyon.

— Mieux que cela, ma fille. Lyon est à lui et il marche sur Paris. Son aigle vole de clochers en clochers et ne s'arrêtera que sur les tours de Notre-Dame. Les Bourbons des Tuileries font leurs préparatifs de départ, dit-on ; qu'ils se hâtent, car sans cela notre Empereur pourrait bien coucher dans leurs draps.

Le général riait encore de cette légère facétie lorsqu'un nouveau personnage entra familièrement dans son cabinet. C'était le capitaine Félix de Vlobert. Cette fois, l'accueil ne fut pas froid et réservé comme le matin. Le général tendit sa main loyale à son ancien

aide-de-camp, et celui-ci lasaisait avec empressement. Un coup d'œil jeté sur Fanny avait dit au jeune homme qu'elle n'ignorait plus rien. Aussi se disposait-il à parler sans retenue devant elle et à donner le bulletin des nouvelles du jour tel qu'il avait pu le recueillir, lorsque le général prenant la parole avec gravité :

— Mes enfants, dit le vieillard, les événements qui se préparent ne sont pas des événements ordinaires ; vous êtes jeunes tous les deux, et Dieu vous préserve d'acquérir jamais l'expérience des hommes de notre âge au prix où nous avons acquis la nôtre ! Nous avons traversé des temps difficiles pour tous, et ces rudes épreuves ont peut-être déposé en nous le germe de quelque sagesse. Écoutez-moi jusqu'au bout, mes enfants, car ce préambule doit vous faire comprendre que j'ai quelque chose d'important à vous dire aujourd'hui.

Fanny et Félix de Vlobert se rapprochèrent du vieillard qui s'était assis à ces mots, et tous deux attendaient en silence. Le général Chompré reprit la parole en ces termes :

— Mes enfants, quel avenir nous est réservé, je ne le sais pas et personne ne peut le savoir à cette heure. Mais si les devoirs du père de famille sont graves toujours, ils sont en ce moment plus graves que jamais. C'est pour remplir un de ces devoirs que je suis heureux de vous avoir tous les deux auprès de moi. Vous vous aimez, mes enfants. Oh ! ne cache pas ta tête dans tes mains, ma Fanny. Je sais toute la pureté de ton amour comme celle de ton cœur. Quant à vous, Félix, il n'y avait qu'une passion violente qui pût vous déterminer à abandonner votre poste de soldat intrépide et loyal au moment le plus décisif. Cette faute est de celles qu'un père excuse et pardonne toujours. Si je vous ai tenu rigueur, mon ami, et longtemps, croyez-le, j'avais des raisons excellentes pour agir ainsi. Votre nom illustré dans la vieille histoire de France, vos relations de famille vous permettaient de vous accommoder du gouvernement nouveau qui régissait notre pays. Il n'en pouvait être ainsi de moi, qui ne dois qu'à mon épée le peu que je suis. Je ne pouvais et ne voulais avoir rien de commun avec le régime qui succédait à l'Empire que nous avions fondé et qui était aussi bien le nôtre que celui de l'Empereur. Avec ces idées, vous comprenez, mon ami, que je devais vous éloigner d'une maison où un cœur de jeune fille concevait des espérances qui ne devaient jamais se réaliser. Je vous éloignais, Félix, parce que je vous estimais, parce que je vous aimais, et que je craignais de ne pouvoir jamais vous appeler mon fils. Aujourd'hui tout cela disparaît. Non-seulement vous avez tenu bon pendant cette longue année que nous venons de traverser, mais encore vous avez couru vers moi à la première nouvelle du débarquement de l'Empereur. Vous reprenez cette épée qui est restée au fourreau pendant nos désastres. Vous êtes digne de ma fille. Fanny est à vous, si elle n'y met pas d'obstacle, ajouta le vieillard avec un sourire. Rendez-la heureuse.

Les deux jeunes gens se précipitèrent aux genoux du vieux soldat, et saisissant les mains qu'il leur abandonnait ils les couvrirent de baisers. Le général se dégagea lentement de ces douces étreintes, et, ramenant ses bras autour du cou de Fanny et de Félix, il

rapprocha ces deux têtes qui échangèrent le premier baiser.

V.

Dès le lendemain, les bans du mariage se publièrent, et toute la maison était instruite des projets du général pour l'avenir de sa fille. Madame Chompré n'était pas femme à mettre obstacle aux vœux de son mari. Elle avait au moins les vertus de la légèreté, et, pourvu qu'on ne la contrariât point dans la tenue de son salon, elle ne s'inquiétait en aucune façon de ce qui pouvait se passer autour d'elle. Heureuse même de voir qu'on la délivrait de toute espèce de souci en ne la consultant que pour la forme, elle donna son consentement de grand cœur et ne songea qu'à la robe qu'elle mettrait le jour du mariage.

Ce jour approchait rapidement, car les événements marchaient vite, et le général voulait que rien ne l'arrêtât lorsqu'il s'agirait d'aller reprendre son commandement. Installé de nouveau dans le palais qu'il avait si longtemps habité du droit de la victoire, l'Empereur réorganisait son armée avec une activité prodigieuse. Les vieux soldats accoururent en foule se ranger sous les aigles qui avaient l'habitude de les conduire à la victoire.

Les officiers brûlaient de venger l'affront reçu par la capitulation de Paris. Jamais excitation pareille n'avait animé tout un peuple. Il courait aux armes comme aux premiers jours de la Révolution.

Des premiers, le général Chompré avait couru au ministère de la guerre pour reprendre du service, et des premiers aussi il avait reçu un commandement. Les impérialistes savaient qu'ils pouvaient compter sur un dévouement sans bornes de sa part. Dans son état-major, il fit comprendre Félix de Vlobert, qui reçut les épaulettes de chef-d'escadron. L'armée devait entrer en campagne dans un délai très prochain.

Ce délai avait suffi à Félix pour achever son mariage. Heureuse, sa jeune femme lui dérobait tous les instants que ne réclamait pas le service, et, malgré les nuages qui assombrissaient l'horizon, elle se montrait fière de cette union, ainsi contractée entre deux dévouements. A cette heure, elle rendait en caresses à Félix de Vlobert tout ce que celui-ci avait eu de petits soins et de délicatesses durant leur expédition en Russie. Jamais Félix ne s'était senti aussi heureux ; jamais aussi, disons-le, bonheur n'avait été si dignement conquis.

Les approches de la guerre avaient rajeuni le général Chompré. Les vieilles blessures étaient oubliées, et aux revues qui précédèrent le départ, nul ne se montra plus alerte et plus ingambe que lui.

Cependant, lorsque son mari et son père étaient absents, la jeune femme pensait malgré elle aux chances et aux hasards de la guerre. Elle se rappelait les inquiétudes mortelles dans lesquelles elle avait vécu durant les longs jours où l'on attendait inutilement des nouvelles du général, et alors une grande tristesse entraînait brusquement dans son cœur et ne se dissipait qu'au retour de Félix. La joie de l'heure présente lui faisait oublier l'anxiété de l'heure à venir. Elle n'y songeait que lorsque le devoir appelait son mari hors de la maison. Mais alors il y avait des moments d'an-

goisses tels qu'un médecin consulté eût craint pour la raison de la jeune femme. Tout ce que les mauvais esprits nous soufflent de bizarre et d'incohérent dans les rêves se présentait en foule à l'imagination de Fanny, et ces fantômes prenaient un corps au point de faire croire à leur réalité. Poursuivie, obsédée par ces tristes images, Fanny profitait des rares moments lucides qui lui restaient pour essayer de former un plan de conduite qui la mit à l'abri de semblables obsessions ; mais elle n'y réussissait pas, et la tristesse faisait chaque jours de rapides progrès.

Enfin, un jour, elle crut avoir trouvé une idée qui devait la sauver elle-même.

En parcourant les costumes et les toilettes accumulées dans sa garde-robe, elle retrouva ce costume militaire de fantaisie qu'elle avait revêtu le jour où, avec Félix de Vlobert, elle avait fui le toit de sa mère pour aller chercher son père au fond de la Russie. La vue de cet uniforme, fabriqué pour une soirée de fête, rappela bien des souvenirs de toutes sortes à Fanny de Vlobert. Elle revit en un clin d'œil la soirée brillante de l'Hôtel de Ville, où elle l'avait porté pour la première fois négligemment appuyée sur le bras de son père. Elle revit aussi dans sa pensée le soir où elle l'avait revêtu pour accompagner Félix. Ce que j'ai fait alors, pensa-t-elle, ne puis-je le refaire aujourd'hui ?... Oui, ajouta-t-elle, je les accompagnerai, je serai auprès d'eux sans qu'ils le sachent, et s'ils tombent, je pourrai du moins accourir à leur secours.

Cette pensée, une fois entrée dans l'esprit de la jeune femme, lui rendit le calme qui l'avait fui depuis plusieurs jours, et elle en devint plus caressante encore pour son père et pour son mari.

On dinait tous les jours en famille, et cette heure était celle des épanchements. Un jour, contre son habitude, le général se fit attendre, et l'inquiétude entraînait déjà dans la maison lorsqu'il arriva.

— A table ! à table ! dit le vieux soldat en arrivant essoufflé. Je suis en retard de quelques minutes, et il faut rapidement réparer le temps perdu, car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

Et le général, donnant l'exemple, s'achemina vers la salle à manger.

Le commencement de ce repas fut triste. Chacun gardait le silence. On attendait que le général communiquât les nouvelles importantes qu'il avait annoncées. Mais le général, loin de se hâter, paraissait décidé à attendre qu'on l'interrogeât. Enfin Fanny n'y tint plus :

— Eh bien ! mon père, vous ne nous dites rien de tant de choses que vous nous annoncez...

— Ma fille, il faut d'abord satisfaire sa faim, quand on a un appétit de loup comme moi. J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, et je suis tout heureux de me trouver en face d'un bon dîner.

— Mangez, mon père... Mais je crois que vous pouvez manger et causer en même temps.

— Nefaisons jamais deux choses à la fois, ma fille ; c'est le moyen de les faire mal toutes les deux. Mais cause, parle, que mon silence ne t'arrête pas. Ta mère ne demande pas mieux que de parler de la dernière revue du Champ-de-Mars.

— Mais, mon père, ce sont les nouvelles que vous nous avez annoncées qui nous intriguent.

— Allons, j'ai fini. Voici ce que j'ai à vous annon-

cer : l'armée est en marche, et aujourd'hui tous nos ordres de départ ont été expédiés. Il faut que nous soyons dans quatre jours à la frontière de Belgique.

— Et quand partez-vous, demandèrent les deux femmes d'une seule voix ?

— Je pars ce soir. Mes équipages sont prêts. Je viens de voir mes chevaux, et je les ai fait partir en avant.

Un silence général suivit ces paroles. Madame Chompré avait pris l'habitude de ne jamais trouver à redire aux actions de son mari. Fanny jeta à la dérobée un regard sur Félix ; mais celui-ci regarda au fond de son assiette.

— Allons, mes enfants, reprit le général, pas de tristesse. Cette campagne sera la dernière, il faut l'espérer. Nous vaincrons encore une fois l'Europe, et l'Europe nous laissera tranquilles, parce qu'elle sait ce que nous faisons avec la victoire.

Sur cette parole, le général se leva, et passant au salon :

— Mes enfants, j'ai encore deux heures à vous donner. Commandant, vos bagages sont-ils prêts ?

— Tout est parti, général. A votre premier appel, vous me trouverez à vos côtés.

L'on causa, dès lors, de toute autre chose. Le général n'était jamais aussi gai que dans de semblables moments. On eût dit qu'il réservait toute son expansion pour des heures pareilles. Heureusement pour lui, elles étaient rares.

Les chevaux de poste arrivant dans la cour donnèrent le signal des adieux et du départ.

Un quart d'heure après, le général Chompré et Félix de Vlobert étaient sur le chemin de Waterloo.

VI.

On eût dit que la maison de la rue du Mont-Blanc était déserte. Bien des maisons, à Paris, se trouvaient également vides dans la même soirée. Mais pour d'autres, ce fut une soirée heureuse. Elles entrevoient le désastre à l'horizon.

Rentré dans son appartement, Fanny sentit que l'heure décisive de sa vie était venue.

Elle ne donna pas un regret inutile à tout ce qu'elle désirait et qu'elle ne pouvait obtenir. Elle comprit qu'elle ne pouvait compter que sur sa décision, et elle se trouva prête. Elle dépouilla ses vêtements ; elle coupa ses beaux cheveux, et une heure après le général, un jeune et brillant officier quittait l'hôtel.

Fanny, comme le général et comme Félix, avait pris la route de Belgique.

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette dernière campagne de l'Empire. Nous sommes au lendemain de Waterloo. Les débris de l'armée française s'amoncèlent pêle-mêle, officiers et soldats, sur les chemins de France. Tous vont au hasard ; après la défaite, il n'y a plus de chefs et la déroute commence.

La brigade du général Chompré est de celles qui ont le plus souffert dans cette rude campagne de quelques jours. Placée une des premières en face de l'ennemi sur le champ de bataille qui va devenir le tombeau de l'Empire, elle a été décimée par la mitraille anglaise, et le général a disparu dans un ouragan de feu. Qu'est-il devenu ? Nul ne saurait le

dire parmi ses anciens compagnons d'armes et de gloire. Car on ne sait ni ceux qui sont tombés morts sur le champ de bataille, ni ceux qui ont été faits prisonniers par l'ennemi, ni ceux qui sont sortis vivants de cette lutte suprême. Comme son général, le commandant de Vlobert a disparu, et ne peut donner de renseignements sur leur compte au jeune et brillant officier d'ordonnance qui interroge les fuyards.

Dans cet officier on a reconnu Fanny. Elle a suivi son père et son époux; mais, dans la crainte d'être reconnue par eux, elle s'est toujours tenue à une certaine distance de la brigade qui contient toutes ses affections, et le jour décisif, elle n'a osé s'aventurer jusque sur le champ de bataille. La nuit venue, elle a voulu profiter des ténèbres pour se tranquilliser; mais elle s'est heurtée contre des masses opaques de soldats allant à la débandade, et elle a été entraînée par le courant. C'est ainsi qu'elle est arrivée à Lille, et là, pour mieux se reconnaître et sûre de trouver au moins de la pitié, elle a repris les habits de son sexe et recommencé ses recherches. Elle a fouillé les hôpitaux, mais tous ses efforts pour trouver un père ou un mari sont inutiles.

Cependant, le second Empire s'écroule plus rapidement encore qu'il n'a été rétabli. Les armes étrangères promènent une nouvelle fois leurs étendards victorieux sur les boulevards de Paris, et les Bourbons sont rentrés à leur suite. Des Cent-Jours il ne reste qu'une traînée sanglante et de funèbres souvenirs. Des deuils nouveaux s'ajoutent aux deuils anciens.

Les proscriptions signalent cette nouvelle ère. La terreur blanche commence.

Les premières listes ont porté le nom du général Chompré. Fanny les a lues. Son père n'est donc pas mort. Mais où est-il? Qui le lui dira? Quelle terre a offert un asile et un abri à sa vieille tête blanchie dans les camps?... Voilà à quoi pense la jeune femme pendant les longues journées qui s'écoulent lentement pleines de tristesses et d'angoisses. La nuit, elle y pense encore et plus à son aise; car alors du moins elle est seule et n'a pas sous les yeux le spectacle navrant de sa mère qui, pour la première fois de sa vie, se montre pensive et rêveuse.

Un soir, retirée dans ce même appartement du pavillon où nous l'avons déjà vue, isolée comme la première fois, Fanny s'abîmait dans ses pensées habituelles. Un bruit de pas se fait entendre sur le sable du jardin et trouble le silence de cette tiède nuit d'été. Une forme vague se dessine contre les carreaux de la porte vitrée, et celle-ci cède bientôt sous un effort puissant. Comme la première fois, Félix est venu à la dérobée chez Fanny.

— Félix! s'écrie celle-ci en le reconnaissant avant qu'il se soit débarrassé de son manteau, et, en voulant étendre les mains vers lui, elle tombe évanouie sur le canapé.

Le jeune homme court à elle et l'enlaçant de ses bras vigoureux la couvre de baisers ardents qui bientôt l'ont ranimée, et alors les deux époux peuvent se comprendre sans se parler. Leurs regards disent assez quel amour ils ont l'un pour l'autre. Mais il y a un autre amour aussi qui les brûle tous les deux.

— Mon amie, dit Félix après avoir quelque temps gardé le silence, dans les jours d'épreuves qui nous sont faits, l'homme doit avoir pour compagne une

femme forte. Je viens de la part de ton père...

— Où est-il? Que fait-il? Je veux aller à lui, j'ai besoin de le voir.

— Tu le verras bientôt. Avant une heure il sera ici. Lui aussi a soif de tes embrassements.

— Pauvre père! comme il a dû souffrir depuis cette journée fatale!

— Oh! ne lui rappelle plus ces beaux rêves. Il est devenu sombre et taciturne comme la tombe, et je crois qu'il eût pris de lui-même le chemin de l'exil dont ses ennemis politiques lui font une loi.

— Et où va-t-il? Quelle terre sera désormais notre patrie, celle de nos enfants?

— Par delà les mers, en Amérique, on nous offre une terre vierge encore du travail des hommes. C'est là que nous appellerons nos anciens compagnons qui préféreront la liberté dans l'exil, à la servitude dans la patrie.

Fanny ne répondit rien à cette parole de son mari. Son oreille tendue avait de nouveau entendu craquer le sable fin des allées. Elle reconnut le pas alourdi de son père et courut à lui.

Un instant après le vieillard, entouré de caresses, oubliait pour un instant toute l'amertume de sa position présente. Il suffit du chant matinal d'un coq du voisinage pour la lui rappeler.

— Voilà donc la vie qui nous est réservée désormais, s'écria-t-il comme suffoqué par une puissance plus forte que sa volonté. Toujours dans les transes, comme un criminel qui a brisé ses fers ou rompu son ban. Et dire que la mort, lorsqu'il lui était si facile de nous prendre, n'a pas voulu de nous!

— Oh! mon père, pourquoi parler ainsi? s'écria Fanny tout en larmes.

— Pardonne-moi, ma fille, je m'oubliais... le malheur aigrit les meilleures natures.

— Mon père, voici ce que nous ferons, dit la jeune femme en séchant ses pleurs. Vous resterez ici, dans mon appartement, toute la journée. Vous dormirez dans mon lit. C'est moi qui aurai soin de vous. Et ce soir, quand la nuit noire sera venue, puisque vous le voulez, nous partirons tous ensemble; car je vais avec vous, ne me refusez pas: je suis dans l'exil tout ce que j'aime, mon père et mon mari.

Le père, couvrant sa fille d'un regard d'amour, ne répondait rien.

— Ainsi, c'est convenu, ajouta Fanny, vous resterez pour me donner le temps de faire mes préparatifs. On ne s'embarque pas ainsi, au hasard, pour un lointain voyage, et puis nous partons ensemble.

— Puisque tu veux nous accompagner ma fille, dit le vieillard, sois bénie entre toutes les femmes. Je n'osais demander à personne de venir où nous allons. Mais il est bien doux d'avoir près de soi un cœur qui vous aime.

Les premières lueurs de l'aube blanchissaient la haute cime des arbres du jardin; les petits oiseaux, cachés dans les feuilles, faisaient entendre leurs premiers gazouillements. Tout annonçait la venue du jour. Fanny exigea que son père prit quelques heures de repos pendant qu'elle-même allait aviser aux soins du ménage. Elle ferma son appartement sur son père et son mari afin d'écartier tous les regards indiscrets, et elle se rendit chez sa mère, qui fut étonnée de cette visite matinale.

Depuis la catastrophe de Waterloo, madame Chompré avait perdu toute sa gaieté. Elle avait brusquement rompu avec toute sa société légère, et, se rapprochant de sa fille, elle n'avait d'autre joie que de s'entretenir avec elle des absents. Elle avait autant d'inquiétude que Fanny elle-même, et celle-ci, frappée de ce changement subit, prenait plaisir à consacrer tout son temps à sa mère dont le cœur vibrait enfin à l'unisson du sien.

Réveillée presque subitement, madame Chompré comprit, au premier coup d'œil jeté sur sa fille, qu'il devait se passer quelque chose d'extraordinaire dans la maison. Elle devina que Fanny lui portait des nouvelles des exilés :

— Ma fille, lui dit-elle en lui ouvrant ses bras, la nouvelle que tu m'apportes est-elle bonne ou mauvaise ?

— Espérez, ma mère; vous reverrez mon père avant longtemps.

— Tu l'as vu; ne me le cache pas davantage. Tes yeux trahissent ton bonheur.

Pour toute réponse, Fanny serra sa mère sur son cœur, et les deux femmes restèrent pendant quelque temps enlacées et confondant les larmes qui coulaient silencieusement sur leurs joues amaigries.

VII.

Deux jours après, une lourde voiture de voyage sortait de la petite maison de la rue du Mont-Blanc aux premières heures de la nuit. Elle emportait dans l'exil toute la famille Chompré.

Le voyage se fit sans encombre. La traversée fut rapide, et quand les exilés arrivèrent sur les terres libres d'Amérique, ils reçurent partout un accueil qui leur aurait fait oublier la patrie, si la patrie pouvait s'oublier. Vieilli subitement, mais soutenu par l'énergie et la loyauté de sa conviction, le général trouvait dans la société de sa femme et de sa fille des douceurs et des consolations qu'il ignorait depuis longtemps. Félix se trouvait heureux pourvu qu'il respirât le même air que Fanny; il ne regretait rien de la France, puisque sa jeune femme était avec lui. Et, consolation nouvelle, un petit enfant était venu compléter ce charmant tableau de famille...

Deux années s'écoulèrent ainsi, années toutes remplies de joies intimes, où personne ne s'était aperçu de la rapidité avec laquelle passaient les jours. Les nouvelles qu'on recevait de France étaient rares, et encore ne les écoutait-on que d'une oreille distraite. Un jour, cependant, un grand bruit se fit dans la colonie; les voisins coururent chez les voisins :

— Grande nouvelle! criait-on de toutes parts. L'étranger évacue complètement le territoire de la France, et une amnistie générale, pleine et entière, est accordée aux proscrits de 1815.

Certes, un quart d'heure avant que cette nouvelle se répandit avec la rapidité de la foudre dans toute la colonie, personne dans la famille Chompré ne pensait à son retour en France, ni même à sa possibilité. Et le soir, quand la première effervescence fut passée, tout le monde nourrissait l'espérance d'un prompt départ, afin de rentrer vite dans ces foyers domestiques auxquels on ne dit jamais un éternel adieu.

Le général, assis dans son grand fauteuil, lisait les vies des hommes de Plutarque, son livre de prédilection. Félix, qui avait passé à la chasse une partie de la journée, nettoyait et fourbissait ses armes; madame Chompré et Fanny se livraient à des ouvrages de broderie pour abrégier les longues heures de la soirée. La conversation était nulle ou languissait entre les deux femmes.

— Je voudrais bien savoir l'opinion du général, dit madame Chompré, sur la nouvelle d'aujourd'hui.

— Ma chère, dit son mari en posant tout ouvert son livre sur la table, dans de semblables circonstances, avant d'avoir une opinion, il faut être assuré de la certitude de l'événement.

— Mais, mon père, puisque celui-ci est annoncé dans les papiers publics...

— Oh! les papiers publics, ma fille, tu es trop jeune encore pour savoir de combien d'erreurs ils sont la source. Puisse-tu ignorer toujours comment on fabrique une fausse nouvelle...

— Il ne faut donc pas croire ce qu'annonce ce journal ?

— Je ne dis pas précisément cela; mais il ne faut le croire qu'avec une certaine restriction.

— Quand donc croyez-vous, mon cher père, d'une manière positive ?

— Je crois quand je vois, ma fille, ou quand la nouvelle m'est annoncée officiellement.

— Votre avis est donc que nous devons attendre et ne pas nous livrer à une espérance prématurée ?

— Tu as parlé d'or, Fanny. Agir ainsi, c'est s'éviter de grandes déceptions.

Le général se tut, et toute la famille imita ce silence; mais chacun garda une pensée secrète au fond du cœur, cette pensée qui sourit à l'imagination et qu'on est heureux de retrouver même dans le rêve.

Quoi qu'en pût dire le général, personne, dans cette petite colonie de l'exil, ne mettait en doute l'acte de clémence qui allait rouvrir les portes de la patrie à tant d'infortunés dont la seule faute était d'être restés fidèles au malheur. Et cette fois, l'espérance ne fut pas déçue. La nouvelle annoncée était exacte. Bientôt on ne vit plus, de tous côtés, que des préparatifs de départ. Chacun avait hâte de quitter une terre qui avait été hospitalière dans les jours mauvais. On voyait bien qu'aucun de ces hommes n'avait emporté la patrie à la semelle de ses souliers. Et en effet, quelque bien trempé que soit le cœur, il ne saurait jamais résister à ces appels qui viennent du sol natal et nous enivrent de ses doux parfums.

Le général Chompré eut alors à soutenir avec lui-même une de ces luttes dans le secret desquelles on ne voudrait laisser pénétrer personne, même ceux qui vous sont le plus chers. L'exil avec ses amertumes souriait à cette âme forte, et cependant il comprenait qu'il ne pouvait condamner éternellement sa famille entière à épouser ses passions et ses haines. Il avait accepté tous les dévouements sans en solliciter aucun; mais il comprenait que cette acceptation même lui imposait des devoirs. Il ne pouvait plus, à l'égard de sa famille, avoir cette pensée entière et absolue qui marchait seule, peu soucieuse de qui l'adopterait et serait prêt à en subir les conséquences jusqu'au bout. Puis, faut-il le dire, une grande lassitude de toutes les choses humaines s'était aussi emparée du

général Chompré. La philosophie avait jeté de profondes racines dans son cœur, et il commençait à comprendre que les hommes, généralement, ne sont pas dignes de toutes les sollicitudes qu'ont pour eux les intelligences supérieures.

Félix n'avait rien changé à son train de vie habituel. Il partageait son temps entre la chasse, la surveillance exigée par une exploitation agricole et les soins à donner à toute une famille qui croissait en nombre chaque année. Seule, Fanny devinait ce qui se passait dans l'esprit du vieux soldat.

— Sais-tu, mon père, lui dit-elle un jour à l'heure des épanchements, après le repas du soir, sais-tu que nous sommes bien, et que, malgré cette nouvelle qui nous permet de rentrer en France quand nous le voudrons, nous ferions sagement de nous fixer ici et d'y fonder un établissement durable?

A ces paroles inattendues, le général jeta sur sa fille un de ces regards qui font baisser la paupière aux plus intrépides. Il semblait, par ce coup d'œil, vouloir descendre jusqu'au fond du cœur.

— Ma fille, répondit-il après un silence, je laisse à ta mère et à toi le soin de décider ce que nous avons à faire. Félix sera de mon avis, j'en suis sûr. Vous avez voulu partager des peines qui n'étaient pas faites pour vous. C'est à nous maintenant de les adoucir. Ordonnez, nous obéirons.

— J'approuve les paroles de ton père, ma fille, dit madame Chompré. Mais c'est à toi de régler ce que nous devons faire. Tu es mère, c'est à toi d'aviser à l'avenir de tes enfants. Tes désirs seront les miens.

— Et bien! si vous me consultez ainsi et vous en rapportez tous à moi, dit Fanny, mon opinion est que nous restions dans ce pays où nous avons connu un bonheur qui nous a toujours lui en France. Que pouvons-nous désirer de plus que ce que nous avons ici? que trouverions-nous ailleurs? où sont nos anciens amis, qui le sait? Restons donc ici, mon père, et vivons heureux comme par le passé.

En parlant ainsi, Fanny se jeta dans les bras du vieux soldat, qui la couvrit de tendres caresses; puis prenant par la main sa fille et sa femme et faisant signe à Félix de le suivre, il entraîna toute la famille vers le berceau dans lequel reposaient les deux jeunes enfants de Fanny.

— Mes amis, dit le vieillard d'une voix émue, c'était pour ces innocents que j'aurais consenti à revoir la terre de France. Puisque vous le voulez, restons sur ce sol qui nous a été propice et ne songeons qu'à ces êtres chéris. Préparons-leur une vie douce et exempte des soucis qui ont dévoré la nôtre.

Ayant dit, le général Chompré étendit ses mains ridées vers le berceau, et, avec une solennité qui faisait battre violemment tous les cœurs, il bénit les deux enfants endormis.

Dix ans après, un voyageur passait dans la colonie et recevait l'hospitalité sous le toit de la famille Chompré. Il fut étonné et charmé tout ensemble de l'air de bonheur qui se laissait voir sur tous les visages, surtout quand deux gros garçons venaient jouer avec leur aïeul courbé par l'âge. Il fut attendri de ce spec-

tacle et laissa voir son attendrissement. Alors, avec une grande simplicité, la vieille mère lui raconta cette histoire. C'est de lui que je la tiens.

Georges BELL.

Courrier de Paris.

Ce que vous vous croyez en droit de chercher avant tout dans ce courrier, ce doit être une appréciation, fût-elle très sommaire, du nouvel ouvrage représenté à l'Opéra, de *Pierre de Médicis*. Je ne demanderais pas mieux que de satisfaire votre curiosité; mais l'administration de cette grande scène lyrique persistant, je ne sais trop pourquoi, à ne me fournir aucun moyen d'assister à l'une des premières représentations des pièces nouvelles qui s'y jouent, je suis forcé d'ajourner le compte-rendu de mes impressions personnelles au jour où il n'est pas besoin de faveur spéciale pour se procurer des places, où il suffit de se présenter au bureau, simplement, avec son argent. En attendant, je puis toujours vous dire, d'après les bruits qui courent, que MM. Saint-Georges et Emilien Pacini sont les auteurs du livret, et que M. le prince Poniatowski est l'auteur de la musique, que le sujet de l'action dramatique n'est pas autre chose que la rivalité de deux frères, Pierre et Julien de Médicis, épris de la même femme, Laura Salviati, nièce du grand inquisiteur; qu'après avoir vu leurs amours contrariées durant trois actes, par la passion jalouse de Pierre de Médicis, Julien et la belle Laura se trouvent finalement séparés par des vœux éternels, au moment où le cruel Pierre, touché par le remords et par les cris de révolte du peuple, vient de se décider à unir les deux amants.

Je puis ajouter encore, toujours d'après les on dit des mortels favorisés qui ont eu le bonheur d'être admis à la première représentation, que les deux derniers actes de l'ouvrage sont les seuls qui offrent un grand intérêt, tant dramatiquement que musicalement. Je fais toutefois à cet égard toutes réserves, comme on dit dans les actes judiciaires, car je ne juge pas, je me borne à traduire les impressions et le jugement d'autrui. Donc, on m'assure que les troisième et quatrième actes contiennent plusieurs morceaux remarquables, écrits dans le style des maîtres italiens de l'école moderne, celle qui commence à Rossini et finit à M. Verdi. On m'affirme également que la mélodie, le mouvement, le rythme, l'accompagnement sont généralement en harmonie avec les situations; mais sur la question de savoir si les inspirations du prince Poniatowski sont d'une grande originalité, je suis forcé de rester muet, car c'est là un de ces mérites sur lesquels on ne peut se prononcer que d'après une appréciation personnelle. Je vous en dirai peut être plus long dans mon prochain courrier.

En attendant, je suis autorisé à vous annoncer que la première audition a paru produire un grand effet sur le public d'élite qui garnissait la salle, qu'on a fort applaudi madame Gueymard-Lauters, Obin, Bonnehée, Gueymard, madame Ferraris, et une charmante jeune fille, chargée du rôle de l'amour dans le divertissement, que les splendeurs des décorations et de la mise en scène ont excité une admiration générale.

Je dois vous transmettre ces appréciations avec d'autant plus de timidité et de réserve, que j'ai pu reconnaître récemment à l'Odéon le danger auquel on s'exposerait en s'en rapportant exclusivement à l'opinion d'un seul spectateur. Assurément ceux qui, à l'issue de la première représentation d'*Un Parvenu*, auraient jugé de l'œuvre sur la foi de l'enthousiasme du brave mandarin plus ou moins lettré, placé à côté de moi, auraient dû croire que le pièce de M. Amédée Rolland était tout simplement le chef-d'œuvre de la comédie moderne. Hélas! pourtant, je le dis avec un vif regret, combien eût été grande leur erreur!

Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de jolis, de bons et même de beaux vers, dans cette comédie, des pensées justes, des sentiments honnêtes et élevés; mais tout cela ne suffit pas pour constituer une bonne composition dramatique, et franchement on était en droit d'attendre mieux de l'auteur du *Marchand malgré lui* et d'*Un Usurier de village*. M. Amédée Rolland semble avoir été écrasé par l'ambition de son titre; tout au plus l'a-t-il justifié par quelques silhouettes de parvenus et par certaines tirades bien pensées et assez énergiquement écrites; quant à l'action de sa pièce, elle est entièrement en dehors de la donnée du titre; à peine a-t-il indiqué le sujet qui évidemment aurait dû faire le fond de sa composition, en stigmatisant l'impuissance, l'inertie, l'infatuation, l'oisiveté fatale des fils d'enrichis; c'était à cela qu'il fallait s'arrêter surtout; il fallait nous montrer ces jeunes beaux-fils exposés à tous les vices qu'engendre la vie oisive, sans aucune des qualités des millionnaires de naissance élevés dans le goût des arts, du luxe, des grandes et bonnes choses, des saines et utiles ambitions; nous les montrer ruinant et déshonorant leurs pères par la dépravation d'appétits grossiers, qui ne sont pas même des passions. Peut-être y avait-il là, peut-être y a-t-il encore là le sujet d'une ample comédie!

Au lieu de faire cette comédie, M. Amédée Rolland a cherché à nous intéresser à l'amour de mademoiselle Laure pour son cousin Albert, et je crois qu'il n'y a guère réussi; il a prouvé par quelques traits assez jolis, des vers bien tournés, deux ou trois portraits réussis, entr'autres celui de l'usurier fashionable, qu'il était un homme d'esprit, un poète agréable, mais non pas encore un poète dramatique.

Parmi les acteurs qui ont fait tous leurs efforts pour accentuer l'œuvre et lui prêter les allures d'une satire de mœurs, il faut louer Tisserant, parfois un peu trop sentencieux, Febvre, Thiron et mademoiselle Debay, encore plus jolie que touchante.

A l'Ambigu, il ne faut pas non plus se fier au titre de la pièce en vogue. Son *Compère Guillery* est loin d'être gai comme celui de la chanson. M. Victor Séjour a extrait ce compère-là des légendes de Bretagne; c'est le dernier né d'une famille de partisans, dont le château fut brûlé et la race anéantie sous Henri IV. Vous ne pouvez douter un seul instant, puisque ce rôle a été composé et écrit tout exprès pour M. Mélingue, que ce Guillery ne soit un héros de grande taille, habile à distribuer de çà de là de grands coups d'épée et à se faire aimer des belles. A la rigueur, Henri IV aurait pu dire que s'il n'avait pas été le Béarnais, il aurait voulu être Guillery; s'il ne l'a pas dit, c'est qu'assurément il n'y a pas pensé. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on s'intéresse à toutes ses gasconnades bretonnes du compère qui tient en échec pendant je ne sais combien de tableaux, les armées royales et son rival M. Gaston de Jussac, à qui il enlève en s'échappant de prison sa fiancée, Blanche de Penhoël. Mais, finalement, le compère est, non vaincu, mais tué au moment même où celle qu'il aime vient de succomber aux fatigues de la vie aventureuse qu'elle a voulu partager. Je vous laisse à penser le parti que tire M. Mélingue d'un pareil rôle et les applaudissements que lui valent toutes ces vaillantes estocades. Il est bien secondé par M. Castellano et mademoiselle Saint-Marc; il faut ajouter aussi que de fort belles décorations et une mise en scène splendide concourent puissamment au succès.

Les théâtres de Paris nous promettent pour cette semaine deux nouveautés: la Comédie-Française, le *Feu au couvent*, de M. Théodore Barrière, et le Vaudeville, la *Tentation*, comédie en cinq actes et six tableaux, de M. Octave

Feuillet, je vous en dirai des nouvelles dans mon prochain courrier.

En attendant, permettez-moi de consacrer les quelques lignes qui me restent au roman en deux volumes de M. Ernest Feydeau, qui a paru à la librairie Dentu sous le titre de *Catherine d'Overmeire*. J'y tiens d'autant plus que j'ai à constater un progrès notable dans la manière de l'auteur de *Fanny* et de *Daniel*. Dans cette œuvre, l'écrivain a définitivement rompu avec toutes les réminiscences, toutes les imitations, tous les systèmes; invention, composition, style, portent l'empreinte d'une véritable et caractéristique personnalité. Cette fois, il boit bien dans son verre, suivant l'heureuse expression d'Alfred de Musset, et franchement, il n'aura pas à se plaindre d'avoir voulu être tout à fait lui, car il a réussi à faire un livre d'une lecture intéressante et d'une haute valeur littéraire. Rien n'est plus touchant que les malheurs de son héroïne, qu'il a su placer d'abord dans un délicieux tableau flamand, peint avec une rare finesse de touche. Je n'essayerai pas d'analyser le récit de cette petite épopée bourgeoise qui met en contact l'extrême candeur d'une jeune fille élevée au couvent avec l'excessive corruption d'un homme blasé, et se conclut de la façon la plus imprévue et cependant la moins choquante en raison de la vraisemblance qu'imprime aux actions les plus singulières l'étude approfondie des caractères. Il vous suffira de savoir que ce roman, savamment composé et écrit, malgré l'apparente liberté du style et de la composition, se fait lire tout d'une haleine, sans hésitation et sans fatigue. La description que M. Feydeau affectionne, parce qu'il a conscience de la merveilleuse aptitude de sa plume à reproduire l'image de ce qu'il a bien vu, la description fait corps avec l'action et n'intéresse pas moins que le récit, en raison de son saisissant cachet de vérité.

A ces qualités particulières à *Catherine d'Overmeire*, aussi bien qu'à la popularité dont jouit déjà le nom de M. Feydeau, ce livre a dû un facile et rapide succès, car la première édition a été épuisée en quelques jours.

Julien LEMER.

L'Autel et le foyer. — *Viatrice*, par Raoul de Navery, un volume in-42; Paris, C. Dillet, libraire, rue de Sèvres.

Dans ce livre, inspiré par une ardente et éloquente conviction, l'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, a tenté de peindre l'existence du missionnaire conversant avec Dieu dans le silence des forêts vierges, se retirant dans l'entretien d'un frère en sacerdoce, s'immolant plein de joie comme l'agneau de Golgotha: assez patient pour endurer le martyre, assez fort pour supporter la vie après avoir tendu ses bras aux chaînes et s'être senti enveloppé des flammes d'un bûcher. A côté de l'austère figure de l'apôtre, l'auteur a placé *Viatrice*, ange terrestre envoyé à la terre comme un vivant symbole de pureté, de sacrifice, de consolation: *lis fleuri pour le jardin du roi*.

Ce livre est le premier volume d'une série d'ouvrages destinés à montrer tour à tour le prêtre, le prélat, la sœur de charité, le frère de la doctrine chrétienne, mêlés aux scènes de la vie privée, ranimant par la chaleur de leur foi la société que dissout l'incrédulité, et que pétrifie l'égoïsme.

Ces lignes, empruntées à la préface, suffiraient pour faire connaître le but que l'auteur s'est efforcé d'atteindre et qu'il a atteint souvent avec bonheur dans ce premier ouvrage.

A. R.

Adolphe GOUBAUD, directeur-gérant.